

## SAUVAGE, BARBARE CIVILISE : ET L'AFRIQUE (\*) ?

« Le caractère particulier de l'Afrique est difficile à saisir parce qu'il faut renoncer ici à ce qui chez nous se mêle à toute représentation, à la catégorie du général. Ce qui caractérise les nègres, c'est précisément que leur conscience n'en est pas encore arrivée à l'intuition de quelque objectivité ferme, comme par exemple Dieu, La Loi, où l'homme se tiendrait avec sa volonté, en ayant l'intuition de son être. A la différence entre lui-même comme individu, et son universalité essentielle, l'Africain dans son unité concentrée et indifférenciée, n'est pas encore parvenu ; d'où il suit que la connaissance d'un Etre absolu qui serait par rapport au moi quelque chose d'autre, de supérieur, manque ici totalement. Comme il a été déjà dit, le nègre représente l'homme naturel dans toute sa sauvagerie et sa pétulance ; il faut faire abstraction de tout respect et de toute moralité, de ce que l'on nomme sentiment, si on veut bien le comprendre ; on ne peut rien trouver dans ce caractère qui rappelle l'homme. Les comptes rendus prolixes des missionnaires confirment cela pleinement et seul le mahométanisme paraît être ce qui en quelque mesure rapproche le nègre de la civilisation. Les mahométans d'ailleurs s'entendent mieux que les Européens à pénétrer dans l'intérieur du pays. Cependant, ce degré de culture peut être connu de façon plus précise dans la *religion*.

Ce que nous nous représentons d'abord en cette matière, c'est la conscience qu'à l'homme d'une puissance supérieure (encore qu'on ne la saisisse que comme force de la nature) par rapport à laquelle il se pose un être plus faible, plus humble. La religion commence par la conscience qu'il existe quelque chose de supérieur à l'homme. Cependant déjà Hérodote a appelé les nègres, magiciens ; or, dans la *magie*, on ne trouve pas la représentation d'un Dieu, d'une foi morale ; mais elle, l'homme est la puissance la plus haute, ayant vis-à-vis de la force nature l'attitude du commandement. Il n'est donc pas question d'honorer Dieu en esprit, ni d'un règne du droit ; Dieu tonne et n'est point reconnu : pour l'esprit de l'homme, Dieu doit être plus qu'un esprit de tonnerre ; mais ce n'est pas le cas chez les nègres ; quoiqu'ils doivent être conscients de leur dépendance du facteur naturel, car ils ont besoin de l'orage, de la pluie et de la cessation de la période de pluie : tout ceci cependant ne les conduit pas à la conscience de quelque chose de supérieur : ce sont eux, en effet qui commandent aux éléments et c'est ce qu'on appelle magie ? Les rois ont une classe de ministres par lesquels ils ordonnent le changement dans la nature et chaque endroit possède justement de cette manière ses magiciens qui exécutent des cérémonies particulières avec toutes sortes de mouvements, de danses, de bruits et de cris qui au milieu de ce vacarme règlent leurs disposition.

Le deuxième élément de leur religion consiste ensuite en ceci qu'ils se présentent cette puissance qui est la leur, se l'extériorisent, s'en font des images. Donc ce qu'ils représentent comme leur puissance n'a rien d'objectif, de soi consistant, différent d'eux-mêmes, c'est le premier objet venu quel qu'il soit, qu'ils élèvent au rang de génie, un animal, un arbre, une pierre, une image en bois. C'est là le *fétiche*, mot les premiers, les Portugais, ont mis en circulation et qui dérive de *feitizo*, magie. Assurément, l'autonomie paraît dans le fétiche s'opposer à l'arbitraire de l'individuel, mais comme cette objectivité n'est autre chose que le caprice individuel, se représentant lui-même, celui-ci reste le maître de no image. En effet, s'il arrive quelque chose de fâcheux que le fétiche n'a pas écarté, si la pluie manque, s'il ya une mauvaise récolte, ils le lient et le frappent ou le détruisent et le suppriment tout en créant un autre ; ainsi ils l'ont en leur puissance, Un tel fétiche n'a donc ni autonomie religieuse, ni autonomie artistique ; c'est uniquement une créature qui exprime la volonté du créateur et qui demeure toujours entre ses mains. Bref, il n'y a pas de rapport de dépendance dans cette

religion. Mais ce qui indique chez les nègres que quelque chose de supérieur, c'est le culte des morts, leurs aïeux morts et leurs ancêtres étant pour eux comme une puissance hostile aux vivants ; ils s'imaginent aussi qu'ils se vengent, pouvant faire de tel ou tel mal à l'homme, précisément comme on le croyait des sorcières du moyen-âge : cependant on ne considère pas la puissance des morts comme supérieure à celle des vivants, car les nègres donnent des ordres à leurs morts et les ensorcellent ; de cette manière, le substantiel demeure toujours en la puissance du sujet. La mort même n'est pas pour les nègres une loi naturelle générale ; car elle provient aussi, à ce qu'ils pensent, de sorciers mal disposés. On trouve assurément là la supériorité de l'homme sur la nature ; de même aussi que la volonté contingente de l'homme est au-dessus du facteur naturel, qu'il considère ce facteur comme moyen auquel il ne fait pas l'honneur de le traiter à sa manière mais auquel il commande.

Mais de ceci que l'homme est au sommet, et il suit qu'il n'a pas de respect pour lui-même, car c'est seulement avec la conscience d'un Etre supérieur, que l'homme atteint un point de vue lui procurant un respect véritable. En effet si le caprice est l'absolu, la seule objectivité sûre dont on ait l'intuition, l'esprit, à ce degré, ne peut rien connaître de général. Les nègres possèdent ce parfait *mépris* des hommes qui constitue proprement la condition fondamentale, quant au droit et à la moralité. L'immoralité de l'âme est ignorée aussi quoique l'on rencontre des fantômes de morts. Le peu de valeur des hommes va jusqu'à l'inconcevable ; la tyrannie ne passe pas pour injustice, et c'est considéré comme une chose fort répandue et permise de manger la chair humaine. Chez nous, l'instinct nous empêche, si, d'une manière générale, on peut, à propos de l'homme, parler d'instinct. Mais chez le nègre ce n'est pas le cas, et consommer l'homme se rattache d'une façon générale au principe africain ; pour le nègre matériel, la chair humaine n'est que chose matérielle, de la viande en somme. A la mort d'un roi, on tue et on mange des gens bien par centaines ; les prisonniers sont égorgés et leur chair vendue sur les marchés ; en règle générale le vainqueur dévore le cœur de l'ennemi massacré. Dans les scènes de magie, il arrive fort souvent que le magicien tue le premier venu et le partage parmi la foule pour le dévorer. Un autre facteur caractéristique, quand on examine les nègres, c'est *l'esclavage*. Les nègres sont réduits en esclave par les Européens et vendus en Amérique. Néanmoins leur sort est presque pire encore dans leur propre pays où il existe un esclavage aussi absolu ; car en général le fondement de l'esclavage, c'est que l'homme n'a pas encore conscience de sa liberté et tombe au rang de chose, d'objet sans valeur. Or, chez les nègres les sentiments moraux sont out à fait faibles ou, pour mieux dire, absolument inexistantes. Les parents vendent leurs enfants et l'inverse se rencontre aussi, suivant qu'ils arrivent à se saisir les uns des autres. L'état général de l'esclavage fait disparaître tous les liens de respect que nous avons les uns pour les autres et les nègres n'ont pas l'idée de prétendre à ce que nous pouvons exiger réciproquement de nous. Fréquemment la polygamie a pour but d'obtenir d'enfants afin de pouvoir les vendre tous comme esclaves et l'on entend souvent des plaintes naïves, telles que celles-ci par exemple d'un nègre à Londres qui se lamentait d'être devenu maintenant un homme tu à fait pauvre, pour avoir déjà vendu sa parenté. Ce qui caractérise le mépris du nègre pour l'homme, ce n'est point tant le mépris de la mort que le peu de valeur attaché à la vie. C'est à ce peu cas de la vie qu'il faut attribuer le grand courage des nègres, que soutient une immense force physique, courage qui fait que dans les guerres les Européens, ils tombent par milliers sous le feu. La vie en effet n'a pas de la valeur que là où elle a pour fin quelque chose de digne.

Si nous passons maintenant aux traits fondamentaux de la constitution, il ressort en fait de la nature de l'ensemble qu'il ne peut y en avoir. On trouve, à ce degré, l'arbitraire matériel joint à l'énergie de la volonté ; car les conditions générales de l'esprit, par exemple, la

moralité familiale ne peuvent encore prétendre ici à quelque considération, puisque toute valeur générale n'y est que l'intériorité du caprice. La cohésion politique ne peut donc avoir pour caractère que l'Etat soit maintenu par des lois libres. D'une manière générale cet arbitraire n'admet ni lien, ni chaîne. Ce qui un instant conserve l'Etat, c'est donc uniquement la puissance extérieure. A la tête il y a un maître, car la barbarie matérielle ne peut être domptée que par la violence despotique. Or, comme les sujets sont des hommes, la barbarie aussi grande, ils tiennent à leur tour le maître en échec. Sous le chef, il y en a beaucoup d'autres que le premier, que nous nommerons, si l'on veut, roi, consulte ; et il doit, s'il veut entreprendre une guerre ou imposer un tribut, chercher à obtenir leur consentement. Il peut alors montrer d'autorité et se débarrasser par la ruse ou la force de tel ou tel chef. En outre, le roi possède encore certains privilèges. Chez les Achantis, le roi hérite de tout le bien que laissent ses sujets ; ailleurs toutes les filles appartiennent au roi et qui veut avoir une femme, doit la lui acheter. Si les nègres sont mécontents de leur roi, ils le déposent et le tuent. C'est coutume dans le Dahomey, que les nègres, quand ils ne sont plus satisfaits envoient à leur roi des œufs et un perroquet, ce qui signifie qu'ils sont mécontents de son gouvernement. Parfois on lui envoie aussi une députation qui lui dit, la charge de l'Etat ayant dû lui peser, de prendre quelque repos. Le roi remercie alors ses sujets, rentre dans ses appartements et se fait étrangler par les femmes. Autrefois, un Etat féminin s'était surtout rendu célèbre par ses conquêtes ; c'était un Etat à la tête duquel se trouvait une femme. Elle a pilé dans un mortier son propre fils, s'est barbouillé de son sang, et a fait en sorte d'avoir toujours une provision de sang d'enfants pilés. Elle a chassé ou tué tous les hommes et ordonné de massacrer tous les enfants mâles. Ces furies détruisaient tout dans le voisinage et, ne faisant pas de culture, étaient obligées de perpétuels pillages. Les prisonniers de guerre étaient utilisés comme hommes : les femmes enceintes devaient du camp et si elles avaient un fils, l'éloigner. Cet Etat mal famé disparut plus tard. Dans les Etats des nègres se trouve constamment à côté du roi, le bourreau dont la fonction est considérée comme fort importante : grâce à lui, le roi se débarrasse des suspects mais aussi bien il peut à son tour être tué par lui si les grands le demandent. Le fanatisme qui peut en général être éveillé chez les nègres, malgré leur douceur coutumière, dépasse tout ce qu'on peut croire. Voici ce que raconte un voyageur anglais : quand au pays des Achantis, une guerre est décidée on commence par des cérémonies solennelles ; entre autres, que les ossements de la mère du roi, soient lavés avec du sang humain. Comme prélude à la guerre, le roi décide une attaque contre sa propre capitale pour se mettre en quelque sorte en fureur. Le roi fit dire à l'Anglais Hutchinson : « Chrétien, prends garde et veille sur ta famille. Le message de la mort a tiré son épée et frappera à la nuque beaucoup d'Achantis : quand battrà tambour, ce sera pour un grand nombre le signal de la mort. Viens chez le roi, si tu peux et ne crains rien pour toi ». On roula le tambour et un terrible massacre commença. Tout ce qui se trouva dans les rues devant des nègres furieux, fut percé de coups. En ces occasions, le roi fait égorger tout ce qui lui paraît suspect, et cet acte revêt alors aussi le caractère d'un acte sacré. Toute idée qu'on suggère aux nègres est saisie et réalisée avec toute l'énergie de la volonté, mais tout aussi est détruit en cette réalisation. Ces peuples restent longtemps en repos, mais soudain cela fermente en eux et ils sont projetés hors d'eux-mêmes. La ruine, qui est une conséquence de leur effervescence, provient de ce que ces agitations ne sont point provoquées par quelque fondement intérieur ou quelque pensée, mais par un fanatisme plus physique que moral ».

(HEGEL, *Leçons sur la philosophie de l'histoire*, Paris, Jean Vrin, 1963, pp.75-79).

---

(\*) C'est le titre que nous avons donné à cet extrait de l'ouvrage de HEGEL : la loi des trois états d'Auguste COMTE, évoqué dans ce Cours N°2 (état théologique, état métaphysique et état positif, ou sauvage, barbare et civilisé) se lit en filigrane en parcourant ce texte. L'Afrique subsaharienne (avec ses nègres) est bel et bien reléguée au plus bas de l'échelle de l'humanité, par rapport au Moyen Orient et à l'Asie qui est déjà à la seconde étape de la culture universelle. tant dis que l'Europe caracole allègrement en tête. Ce texte est à lire en parallèle avec celui de Marc Kurt TABANI sur Frantz FANON.

